

Communication de Monsieur Louis Châtelier



Dans les Vosges à l'époque des Lumières : de la passion pour les Sciences Naturelles à leur enseignement à l'École Centrale du Département

Il y a bien des définitions des Lumières. La plus célèbre, celle de Kant en 1784 («Les Lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état de minorité, où il se maintient par sa propre faute»),^[1] a-t-elle valeur universelle ? Il faut reconnaître que suivant les temps, les structures sociales, les pays considérés, le sens accordé au mot «Lumières» se modifia, sans, pour autant, s'opposer fondamentalement au sens admis d'une façon générale. Lorsque je préparais ma thèse à Strasbourg, j'étais surpris de rencontrer, dans les bibliographies de langue allemande, l'expression «Lumières chrétiennes» qui semblait s'opposer au concept tel qu'il apparaissait dans les travaux de langue française. Toutefois, dans ce dernier cas même, le terme n'implique-t-il pas l'idée de bienfait pour autrui, d'un savant pour la société ou d'un prince pour ses sujets ? Le titre de *philosophe bienfaisant* que choisissait le roi Stanislas s'inscrivait donc dans une tradition philosophique fortement enracinée en Europe centrale, depuis Leibniz au moins ?^[2] Dès lors, le concept de Lumières se trouvait associé à celui d'utilité pour le prochain, c'est-à-dire pour la société tout entière. Le savant, le prince se devaient d'être utiles aux hommes. Or, quoi de plus nécessaire à ces derniers que l'enseignement ?

Il est vrai que celui-ci, qu'il s'agisse des garçons (collège-université de Pont-à-Mousson confié aux jésuites depuis 1572) ou des filles (Congrégation de Notre-Dame de Pierre Fourier et Alix Le Clerc, fin XVI^{ème} siècle) avait été fortement encouragé par les ducs de Lorraine.^[3] Mais, les jésuites, avec le temps, et en dépit de leurs immenses mérites, étaient-ils vraiment utiles à la société

lorraine du XVIII^{ème} siècle ? Grands humanistes, ils formaient des hommes pétris de culture gréco-latine. Mais les sciences modernes avaient une place très réduite dans leurs établissements. Quant aux langues vivantes, elles n'y étaient pas enseignées.^[4] De plus, leurs collègues étaient très inégalement répartis dans l'espace lorrain. Dans l'actuel département des Vosges, ils ne possédaient qu'un collège, celui d'Epinal. Encore était-il, comme tous les établissements de la Compagnie, dépourvu d'un pensionnat. Aussi, était-il inaccessible aux enfants des familles modestes qui n'habitaient pas la ville.

I - De «l'Emile» à la Révolution

Que devenaient alors les enfants dont les parents n'avaient pas les moyens de payer une pension en ville, chez l'habitant et qui, néanmoins, souhaitaient étudier ? Il n'y avait qu'une solution : apprendre les rudiments et, quelquefois davantage, auprès d'un proche, voire d'un ami de la famille, médecin, juriste ou prêtre qui avait eu la chance d'étudier dans un collège. Ce fut le cas d'un dénommé François - devenu par la suite François de Neufchâteau - fils de l'instituteur de Liffol-le-Grand.^[5] A Remiremont, le jeune Gabriel-Léopold Bexon trouva en sa mère la meilleure des institutrices, puis ensuite un professeur généraliste et, enfin, lorsqu'il fut un savant reconnu, une collaboratrice remarquablement douée et dévouée.^[6] A Badonviller, le futur astronome Charles Messier, reçut son instruction de son frère aîné.^[7] Quant à Sébastien Gérardin, fils d'un luthier de Mirecourt, on ignore de qui il reçut son instruction élémentaire de même que sa passion précoce pour les sciences naturelles.^[8]

Pour ces jeunes gens, l'entrée au séminaire de Toul constituait - comme ce fut encore le cas au XIX^{ème} siècle - un moyen de parfaire leur instruction. Mais, habitués à une complète liberté, ils avaient bien du mal à s'adapter à la rude discipline de la pieuse institution. Aussi, François de Neufchâteau et Gabriel-Léopold Bexon, ne tardèrent-ils pas à être renvoyés pour une obscure histoire d'épigrammes à l'adresse de leurs professeurs.^[9] Ils reprirent alors leurs courses dans les montagnes. L'un (François de Neufchâteau) y puisa son inspiration pour son grand poème, *Les Vosges* qui fit sa réputation littéraire à la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du siècle suivant puisqu'il gagna ainsi l'admiration du jeune Victor Hugo.^[10] L'autre (Bexon) observait la nature sous ses différents aspects, des animaux aux travaux des champs. Gabriel-Léopold Bexon devint quand même prêtre et docteur en théologie sans cesser pour autant de s'adonner avec passion à l'histoire naturelle.^[11] Il en alla de même pour Sébastien Gérardin qui devint Chanoine auprès du chapitre noble des dames chanoinesses de Poussay, ce qui ne l'empêchait pas d'herboriser ni de collectionner les papillons.

L'«*Emile dans les Vosges*» ainsi pourrait-on caractériser ces jeunes gens dont la formation allait en faire des passionnés d'agriculture et, pour deux d'entre eux, des naturalistes de renom. L'abbé Bexon, en effet, devint le collaborateur de Buffon et l'auteur, presque seul, des volumes de l'Histoire naturelle consacrés aux oiseaux. A la fin de sa vie qui fut courte (1747-1784), il était devenu l'homme de confiance du grand Naturaliste dont il relisait les articles et les corrigeait au besoin. Cela ne l'empêcha pas de laisser une œuvre personnelle où le combat contre l'athéisme voisinait avec des recherches en agronomie. Ainsi traduisit-il l'ouvrage du pasteur Meyer intitulé le *Catéchisme d'agriculture*^[12] Ce faisant, il rejoignait les préoccupations de son ami François de Neufchâteau devenu en 1787 subdélégué de l'intendant à Mirecourt et pleinement engagé dans le mouvement agronomique de la fin du XVIII^{ème} siècle.^[13] Mais, ses rapports à l'intendant de Lorraine, pourtant bien intentionné à son égard, ses articles dans les revues spécialisées, le soutien de personnalités haut placées ne suffisaient pas pour passer de la théorie à la pratique.

II - De la théorie à la pratique

Il fallut une révolution et ses suites pour opérer ce passage. Engagé dans la vie politique, François de Neufchâteau se rendit vite compte de la vanité des beaux programmes tant que les paysans n'auraient pas un minimum de terres à exploiter. Aussi, défendit-il à la tribune de l'Assemblée, la loi sur le partage des communaux du 14 août 1792.^[14] Il se persuada aussi, grâce aux sociétés d'agriculture qui se multipliaient et surtout au mouvement scientifique qui prenait une réelle ampleur à Paris, de la nécessité d'une instruction spécialisée. Devenu, au temps du Directoire, ministre de l'intérieur, lequel était aussi chargé de l'enseignement, il put réaliser des projets que lui et ses amis avaient conçus depuis longtemps. En effet, il fit de la loi du 7 ventôse an III (25/10/1795) préparée par Lakanal, l'instrument pour développer l'agriculture en France.^[15] La loi organisait l'enseignement secondaire en France, à raison d'une *école centrale* par chef-lieu de département. Par le choix des disciplines et, en particulier par la place accordée aux mathématiques et à la physique, la loi innovait. Surtout, elle introduisait une discipline nouvelle dans l'enseignement : l'histoire naturelle.^[16] Mieux, il était prévu que l'agriculture aurait sa place. A cette fin, un cycle de conférences spécialisées fut organisé dans la toute nouvelle Ecole Normale chargée de former les professeurs des nouveaux établissements. Ce fut d'ailleurs avec un plein succès, puisque la première promotion d'élèves-professeurs destinés à enseigner cette nouvelle discipline fut de 1400 personnes pour l'ensemble du territoire national.^[17]

A Epinal, le premier professeur choisi pour occuper la chaire d'histoire naturelle à l'école centrale fut l'ex-chanoine des Dames de Poussay, Sébastien

Gérardin.^[18] Il occupa cette fonction de 1796 jusqu'à la fin des écoles centrales, en 1803, date à laquelle il fut appelé au Muséum d'Histoire naturelle de Paris où il fut chargé des herbiers en tant qu'aide naturaliste^[19] Il collabora aussi à plusieurs ouvrages dont un *Dictionnaire raisonné de Botanique* qui resta longtemps un classique.^[20] Devenu professeur à l'Ecole Centrale d'Epinal, il voulut donner un caractère concret à son enseignement. Aussi, il établit un jardin botanique dans la ville.^[21] Il organisa, avec l'autorisation du préfet, des excursions scientifiques dans les Vosges. A 26 ans, il avait déjà publié une «*Histoire abrégée des insectes, dans laquelle les animaux sont rangés par ordre méthodique*». Grand admirateur de Linné, comme beaucoup de naturalistes de son temps, il entreprit un travail de classement des plantes suivant leurs organes sexuels et dont le but, bien conforme à l'esprit du XVIII^{ème} siècle, était l'utilité pour l'agriculture, la médecine, la pharmacie, etc. Le ministre, lui-même, tenait à être informé de ces initiatives, surtout lorsqu'il en saisissait les conséquences fructueuses pour l'agriculture. Fait surprenant, François de Neufchâteau s'adressa, en 1798, au professeur d'Histoire naturelle de Nancy pour obtenir un rapport sur l'élevage dans les chaumes des Vosges et non à l'abbé Gérardin qu'il connaissait certainement en tant que Vosgien.^[22]

La qualité d'Ecclésiastique du savant spinalien devait inviter un politique tel que Neufchâteau à la prudence, sans pour autant méconnaître les qualités exceptionnelles de son compatriote. Celui-ci, en effet, ne prenait aucune précaution et ne cachait nullement ses convictions religieuses. J'ai eu, en effet, la chance de retrouver les carnets sur lesquels Sébastien Gérardin préparait ses cours. Comment, en pleine Révolution, un prêtre allait-il parler de la Création à des enfants de douze ans environ ? Il n'était nul besoin, à cet effet de lire les manuscrits de bout en bout. Dès la page de garde, on trouve, en une belle écriture ronde les mots suivants : «O Jehova, quam magna sunt opera tua».^[23] Quant à sa méthode pédagogique, elle n'était pas sans rapport avec ses expériences passées et avec celles de ses élèves. C'était tout simplement, celle du catéchisme par questions et par réponses ; avec cependant une différence capitale puisqu'au lieu de poser des questions, c'était lui, le professeur, qui se faisait interroger par les élèves. Qu'est-ce que l'histoire naturelle ? demandaient les enfants ou l'un d'entre eux judicieusement choisi. Réponse : «L'histoire naturelle, prise dans toute l'étendue de sa dénomination, aurait pour objet l'air, les météores et les astres comme tous les Corps terrestres, bruts et organisés, mais on est convenu de ne rapporter à l'histoire naturelle que la terre considérée dans les parties qui la composent et dans les êtres vivants qui l'habitent». Ceci donnait lieu à une nouvelle question des élèves, préparée par le maître : «Pourriez-vous nous assigner le point de séparation entre l'histoire naturelle et les autres sciences ?». Le jeu des questions et réponses se prolongeait ainsi tout

le temps imparti à la leçon jusqu'au moment où un élève prenait la parole pour demander avec naïveté : «Un cabinet d'histoire naturelle ne serait-il pas plus utile que ces méthodes ?». Naturellement, le maître n'attendait que cela pour acquiescer et montrer combien était indispensable ce petit laboratoire-musée ; ceci pour faire pression sur la municipalité, par élèves interposés. Dans le cas évoqué, la méthode réussit pleinement à l'abbé Gérardin puisqu'il obtint non seulement un petit cabinet d'histoire naturelle, mais encore un jardin botanique, sans compter l'autorisation du préfet pour entreprendre, avec les élèves, des excursions savantes dans les Vosges.

Le ministre se tenait informé du succès des différents enseignements, ne serait-ce que sous une forme statistique (le nombre d'assistants aux différents cours). Il encouragea aussi une revue, «La Décade philosophique» destinée principalement aux enseignants des écoles centrales, dans le but de compléter leur formation, souvent très inégale et, aussi, à les informer sur l'esprit avec lequel ils devaient instruire leurs élèves. Dans le Tome 20, an VII, deuxième trimestre de cette publication, nous trouvons une explication de la place tenue par les mathématiques dans les établissements de la République. «Il convient de se rendre utile à l'Etat», écrivait l'auteur anonyme de l'article. L'ingénieur, l'administrateur, l'officier d'artillerie, voici ceux dont on réclamait les services. Mais, cela ne suffisait pas. Il fallait aussi des fonctionnaires, capables de servir la République de tout leur cœur, sans avoir l'esprit accaparé par la métaphysique et, d'une façon générale, par les brumes de l'au-delà. Seule, la réalité importait et devait mobiliser l'esprit du bon citoyen. C'est ainsi que «l'étude des Mathématiques, écrivait le journaliste, n'occupant l'esprit que de grandeurs positives et de rapports susceptibles de démonstrations, l'éloignait de cette métaphysique ridicule qui le porte à décrire des chimères et à raisonner sur des systèmes». C'était donc un service essentiel que le Législateur avait rendu à l'esprit humain, en établissant des écoles publiques de Mathématiques dans les écoles centrales des départements. «Ce n'est que le temps, ajoutait-il, qui en fera connaître les bons effets, elles doivent servir à former non seulement des Mathématiciens, mais encore des Législateurs et des Fonctionnaires publics philosophes».^[24] A long terme donc, si l'on en croit le journaliste, les écoles centrales étaient destinées à bannir la Religion, inutile et dangereuse car opposée à la Raison.

Dans les faits, cependant, les intentions idéologiques de la Convention ne furent pas toujours appliquées ou ne le furent que très partiellement. Car le temps manqua. Créées en Vendémiaire an IV, elles cédèrent la place, dès 1803, aux lycées que l'on allait appeler «napoléoniens» et qui étaient conçus selon des intentions différentes. Néanmoins, l'esprit qui présida à la création de ces écoles centrales ne disparut pas entièrement, comme leur organisation d'ailleurs qui révélait une conception entièrement nouvelle de l'enseignement.

Celle-ci, en effet, visait à former une élite inspirée par l'esprit des Lumières, efficace et décidée à défendre et même à étendre l'œuvre de la Révolution. Cet objectif ainsi que le souci d'enseigner des disciplines récemment mises au premier plan (Dessin, Histoire naturelle, Physique et chimie, Mathématiques de haut niveau), conduisirent à faire sortir de l'ombre où il se trouvaient, dans les différents départements, des savants qui n'avaient pas leur place dans l'ancien système d'enseignement.

Ce fut ainsi qu'André-Marie Ampère commença sa carrière comme professeur de Physique et de Chimie à l'École Centrale du département de l'Ain (Bourg-en-Bresse) avant de devenir répétiteur à l'École Polytechnique et que Cuvier enseigna l'Histoire naturelle à l'École Centrale du quartier du Panthéon, à Paris, avant d'entreprendre une carrière dans les institutions les plus brillantes de la République et de l'Empire. Quant aux élèves, il suffit de lire la *Vie de Henry Brulard* de Stendhal^[25] pour saisir combien ils ont pu être impressionnés durablement par l'enseignement qu'ils avaient reçu dans les écoles centrales.^[26] Il en alla de même, pour en revenir à la Lorraine, et toutes proportions gardées, pour l'abbé Gérardin.



Notes

- [1] Emmanuel KANT, *Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?* (1784) in Emmanuel KANT, *Œuvres philosophiques*, édition de La Pléiade, Tome 2, p. 209.
- [2] Stanislas LESZCZYNSKI, Inédits, René Taveneaux et Laurent Versini éditeurs, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1981, p. 12.
- [3] René TAVENEAUX (ed.), *L'Université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1974 ; Marie-Claire TIHON, *La bienheureuse Alix Le Clerc*, Paris, Cerf, 2004.
- [4] Sur les critiques contre l'enseignement des jésuites dans une région voisine (l'Alsace), voir, Louis CHÂTELLIER, *Tradition chrétienne et renouveau catholique, dans l'ancien diocèse de Strasbourg*, Strasbourg, Presses des Universités de Strasbourg, 1981, p. 466-467.
- [5] Sur lui, nous disposons maintenant d'une remarquable étude, celle de Madame Dominique MARGAIRAZ, *François de Neufchâteau. Biographie intellectuelle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005.
- [6] BUFFON, *Les époques de la nature. Edition critique* par Jacques Roger, Paris, Editions du Muséum, 1988, nombreuses mentions ; Louis CHÂTELLIER.

- [7] Sur Charles MESSIER
- [8] *Dictionnaire de Biographie française*, Tome 15, col. 1249.
- [9] Sur BEXON, Brémond d'Ars Migré, *Un collaborateur de Buffon, l'abbé Bexon*, Paris 1936.
- [10] Dominique MARGAIRAZ, *op. cit.*, p. 36-77 et p. 380-388.
- [11] Après l'incident survenu au séminaire de Toul, Bexon poursuit ses études de théologie, jusqu'au doctorat, à l'université de Besançon, cf. Brémond d'Ars Migré, *op. cit.*
- [12] D. MARGAIZAZ, *op. cit.* p. 175
- [13] Idem, p. 111-200.
- [14] Idem, p. 205-206.
- [15] Dominique JULIA, *Les trois couleurs du tableau noir*, Paris, Berlin, 1981, p. 13 et p. 266-268.
- [16] Idem, p. 266-267.
- [17] Idem, p. 162-164.
- [18] Paul DECELLE, «Monographie du collège et de l'école industrielle d'Épinal 1789-199», dans *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*, 1901, p. 319-454, voir p. 430.
- [19] *Dictionnaire de biographie française*, Tome 15, col. 1249.
- [20] *Dictionnaire raisonné de botanique*, par Sébastien GERARDIN (de Mirecourt), publié et augmenté par M. N.A. Desvaux, professeur de botanique, nouvelle édition, Paris, 1822.
- [21] Cité par Paul DECELLE, *art. cit.*, p. 346.
- [22] Rapport cité par Guy CABOURDIN, in *La vie quotidienne en Lorraine aux XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles*, Paris, Hachette, p. 198.
- [23] *Bibliothèque du Museum d'Histoire naturelle*, Paris, Manuscrits.
- [24] *La Décade Philosophique*, Tome 20, An VII, 2^{ème} trimestre.
- [25] STENDHAL, *Vie de Henry Brulard*, dans *Œuvres intimes*, Collection de la Pléiade, Tome II, p. 738-747.
- [26] Louis CHÂTELLIER, *Les espaces infinis et le silence de Dieu. Science et Religion*, XVI^{ème}-XIX^{ème} siècle, Paris, Aubier, p. 202-214.